

Ma petite



chronique

Cette chronique s'adresse à des correspondants familiaux ou amicaux. Elle paraît quand André Gailing en a envie et a, en plus, la vaniteuse prétention de penser que ses bavardages, ses divagations, ses souvenirs, ses rêveries, ses colères, ses opinions ou ses lectures peuvent vous intéresser 89^{ème} chronique publiée à l'âge de 79 ans 7 mois et 9 jours, dans le calendrier grégorien dimanche 3 mai 2020 jour de saint Jacques le mineur un des plus discrets des apôtres, quartidi 14 floréal an CCXXVIII jour du chamersisier, une sorte de chèvrefeuille, dans le calendrier républicain et le 10^{ème} jour du mois de Ramadan 1441 dans le calendrier hégirien, et aussi le 9^{ème} jour du mois d'Iyar 5780 dans le calendrier hébraïque.

Jeûne diurne et fête nocturne

Dans le calendrier hégirien nous sommes entrés le vendredi 24 avril dans le mois de Ramadan. Nous savons tous que, pour les musulmans, le Ramadan c'est la période d'un jeûne diurne. Il leur est interdit de manger, de boire de fumer et d'avoir des activités sexuelles du lever au coucher du soleil. Le texte essentiel se trouve dans le Coran. Je le cite : *C'est dans le mois de Ramadan qu'on a fait descendre le Coran comme guide pour les gens. Donc quiconque d'entre vous est présent à ce mois, qu'il le jeûne !* Ce texte se trouve dans le 185^{ème} verset de la seconde sourate du Coran. Les commentaires de ce texte sont innombrables mais le texte lui-même est unique dans toutes les formes de l'Islam, sunnite, chiite ou autres.

Donc, depuis vendredi, parmi les cinq millions et demi de musulmans qui vivent en France, beaucoup vont jeuner dans la journée. Les estimations sérieuses et crédibles donnent entre un quart et un tiers vraiment pratiquant. Mais au-delà de ceux-là nombreux sont ceux qui sans pratiquer régulièrement vont respecter le jeûne au moins pour ce qui concerne les repas. Dans les générations plus jeunes et chez les plus intégrés dans la société française, ce jeûne est souvent très relatif. Il s'agit surtout de ne pas choquer les générations plus âgées.

Dans la même sourate que celle déjà citée, on trouve une précision au verset 187 *Mangez et buvez jusqu'au moment où un fil blanc peut être distingué d'un fil noir, à l'aube. Après quoi, observez un jeûne complet jusqu'à la nuit.* Donc on jeûne du lever au coucher du soleil. Mais les heures de lever et de coucher du soleil varient selon le lieu et la saison. A La Rochelle, le 24 Avril le soleil s'est levé à 7h et s'est couché à 21h04. Là, on rigole plus. C'est très difficile de tenir un mois lorsque le Ramadan est proche de la mi-juin. D'autant plus que ça s'améliore pas, au contraire. Les derniers jours le soleil se lève plus d'une demi-heure plus tôt et se couche une demi-heure plus tard !



Chaque soir de Ramadan, l'Iftar, la rupture du jeûne, est un moment festif. Les plus religieux vont prendre ce repas du soir une ou deux fois par semaine à la mosquée, ce qui permet d'accomplir une

autre prescription coranique qui est de nourrir les plus pauvres. Mais dans la plupart des familles c'est un repas très soigné, accompagné de musique et même de danse et de you-you ? Le *sabur*, le repas de l'aube est plus frugal, un verre de lait, quelques dattes, et un morceau de *kesra* -galette de semoule- pour tenir jusqu'au soir.



Quand j'étais lycéen à Oran, je me souviens que les internes parlaient beaucoup de cette période du Ramadan. Les internes non-musulmans prenaient leur repas du soir à l'heure habituelle vers 19 heures. Les internes musulmans devaient attendre le coucher du soleil pour l'Iftar. L'heure de la rupture du jeûne était annoncée par un coup de canon entendu dans toute la ville. Les internes musulmans avaient alors droit à un second service de cantine. Ils n'étaient pas très nombreux -une trentaine- mais ils invitaient à venir avec eux leurs copains non-musulmans. Le deuxième service du lycée n'était fait que pour les musulmans mais ceux-ci apportaient, en plus, des pâtisseries que leurs mères et leurs grand-mères avaient mises dans leurs sacs. Et ces pâtisseries -cornes de gazelle, makrouds, baklavas, msemen au miel, etc...- étaient délicieuses. On sortait des guitares, on chantait les chansons à la mode. Bref, le second service tournait à la nouba ! Les pions de l'internat -et parmi eux le redoutable Ahmed Medeghri, futur ministre de l'intérieur de l'Algérie indépendante- avaient beaucoup de mal à ramener le calme et à faire monter vers les dortoirs ces garçons fêtards.

Depuis quelques années, la télévision programmait, pendant cette période, une émission en soirée intitulée Les Nuits du Ramadan. On y mélangeait musique arabe et chansons d'aujourd'hui, artistes et personnalités musulmanes et non-musulmanes. Je me souviens avoir entendu Adamo chanter et Malek Chebel philosophe. On retrouvait bien dans cette émission le côté festif de l'Iftar sans pour autant choquer les croyants. Hélas, cette année ce maudit virus ne permet pas de se réunir. Dommage !

Relire La Peste

Le confinement nous incite à lire ou à relire, ne serait-ce que pour fuir l'ennui. En fait, c'est l'émission de

télévision de François Busnel, mercredi soir, qui m'a incité à relire *La Peste*. Cela devait faire pas mal d'années que je n'avais pas ouvert le vieil exemplaire de ma bibliothèque aux pages séparées au coupe-papier.

Comme tous les natifs d'Oran, j'ai eu un rapport compliqué avec ce roman. La notoriété acquise par Camus dans les années où j'étais lycéen était un motif de fierté pour tout français d'Algérie qui s'intéressait à la littérature. Le prix Nobel 1957 était « un des nôtres » ! Même ceux qui lui reprochaient ses critiques de la colonisation, se sentaient fiers de sa carrière comme auteur de romans et de pièces de théâtre. Et en bons mâles méditerranéens nous suivions avec bonheur ses conquêtes féminines. Parmi nos professeurs, plusieurs avaient croisé Camus lorsqu'il avait habité Oran en 1941/42. Oran où il avait trouvé un emploi de professeur dans des cours privés et où il s'était marié avec Francine Faure qui lui donnera ses deux enfants. Tout était en place pour que nous aimions Camus sans réserve. Mais, hélas, il y avait *La Peste*.

Ce qui gêne tout oranais dans *La Peste*, c'est la description de la ville et de ses habitants au début du roman. *La cité elle-même, on doit l'avouer, est laide (...) Nos concitoyens travaillent beaucoup, mais toujours pour s'enrichir. Ils s'intéressent surtout au commerce et ils s'occupent d'abord, selon leur expression, de faire des affaires (...) Les désirs des plus jeunes sont violents et brefs, tandis que les vices des plus âgés ne dépassent pas les associations des boulomanes, les banquets des amicales et les cercles où l'on joue gros jeu sur le hasard des cartes.* Résumons : les oranais sont des primaires incultes dans une ville moche ! Pas facile à avaler quand j'ai 15 ou 16 ans, que j'habite cette ville et que je commence une lecture dont mes professeurs m'ont dit qu'elle est essentielle.

Heureusement, je ne me suis pas arrêté à la page 17 et j'ai entamé la lecture du récit proposé par celui qui se nomme lui-même le narrateur. Et en 2020 tout comme en 1956, j'ai été happé par la densité de cette écriture qui alterne des faits décrits avec réalisme et des discussions ou des réflexions distanciées. La seule différence entre le lecteur de 1956 et celui de 2020 concerne les lieux. La



place d'Armes, la rue Faidherbe, le boulevard des Palmiers, l'Opéra, les Arcades, le quartier de la Marine ou le quartier nègre étaient en 1956 des lieux concrets où mes pas pouvaient me porter au gré de promenades en ville. En 2020 ces lieux sont devenus plus virtuels que réels. Dans l'émission littéraire de François Busnel, l'excellent écrivain algérien Kamel Daoud interrogé sur l'influence de Camus raconte qu'il a cherché dans Oran -où il était confiné- tous les lieux cités par Camus. Les noms ont en général changé mais les lieux

sont identifiables. Un oranais ne peut pas lire *La Peste* comme les autres lecteurs.

Pourtant, j'ai bien conscience que, dans ce roman, Oran est totalement secondaire. Camus lui-même écrit *on dira sans doute que cela n'est pas particulier à notre ville et qu'en somme tous nos contemporains sont ainsi*. Et dès que j'ai dépassé l'envahissement de la ville par les rats vivants puis morts et les premiers humains malades, j'ai suivi les pas du docteur Rieux dans sa solide volonté de lutter contre le fléau. Les nombreux personnages du roman sont tous sources de réflexions et références à des attitudes devant ce qui semble inéluctable. De Cottard le magouilleur profiteur au père jésuite Paneloux chercheur de sens, différent de l'agnostique Rieux mais lui aussi conduit à l'action généreuse. De l'observateur neutre Rambert et le chroniqueur curieux Tarrou qui rejoindront Rieux, au terrible juge Othon qui finira lui-aussi par venir lutter après l'émouvante mort de son enfant. J'ai plusieurs fois relu tel ou tel passage et à chaque relecture j'ai eu le sentiment d'aller plus profond dans le questionnement moral et métaphysique sur la vie.

Camus avait depuis longtemps ce livre en projet. Dans ses *Carnets mai 1935-avril 1942* parus en 2013, on trouve en 1941 des notes sur les épidémies de peste et sur les villes isolées -comme Marseille en 1720-. Mais il aurait été sans doute différent sans l'expérience de la tragique période de l'occupation. De l'absurde revendiqué comme refus de toute métaphysique on passe à la révolte qui dépasse l'idéologie pour se situer dans une attitude de morale active et modeste mais sans faille. En 1955, dans la revue *Critique*, Roland Barthes, se situant du côté de Sartre dans ses querelles avec Camus, avait, avec un brin de toupet, qualifié le lien entre la peste et le nazisme de malentendu. La réponse de Camus fut claire et nette : *La Peste, dont j'ai voulu qu'elle se lise sur plusieurs portées, a cependant comme contenu évident la lutte de la résistance européenne contre le nazisme. La preuve en est que cet ennemi qui n'est pas nommé, tout le monde l'a reconnu, et dans tous les pays d'Europe. Ajoutons qu'un long passage de La Peste a été publié sous l'Occupation dans un recueil de [Combat](#) et que cette circonstance à elle seule justifierait la transposition que j'ai opérée. La Peste, dans un sens, est plus qu'une chronique de la résistance. Mais assurément, elle n'est pas moins.*

Ici ou là, je lis et j'entends que *La Peste* connaît un regain de lecteurs depuis que l'épidémie nous confine à domicile. C'est vrai qu'on y rencontre beaucoup de phrases qui nous renvoient à notre époque. *Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel, c'est un mauvais rêve qui va passer. Mais il ne passe pas toujours et, de mauvais rêve en mauvais rêve, ce sont les hommes qui passent, et les humanistes en premier lieu, parce qu'ils n'ont pas pris leurs précautions.*

Relire Camus reste une source d'enrichissement de notre pensée.

Prochaine chronique dès que l'inspiration reviendra